

L'Oulipo, créer et penser la potentialité

HERMES SALCEDA
Universidade de Vigo (España)

L'Oulipo, « Ouvroir de Littérature Potentielle », fondé à Paris en 1960, par le mathématicien François Le Lionnais et l'écrivain Raymond Queneau, s'est proposé la « modeste » ambition d'inventer toute la littérature qu'il serait possible d'inventer en exploitant les structures mathématiques et l'informatique.

Si les oulipiens ont constitué au cours de leurs premières années d'existence un groupe discret, il connaît en ce début du XXI^e siècle un rayonnement impressionnant aussi bien en France qu'à l'étranger. Succès éditorial, certes, mais plus largement médiatique et aussi comme objet de recherche et comme lieu d'inspiration pour des créateurs venus d'horizons divers. Cet essor n'est pas seulement français, il déborde sur bien d'autres pays d'Europe, et il déborde notamment sur la littérature en langue espagnole comme le montre ici le dossier de quatre articles consacré à la réception hispanophone de l'Oulipo. Si l'Oulipo connaît un certain succès médiatique et littéraire en Espagne, en revanche, le monde universitaire semble résister davantage à l'intégrer dans les programmes et à en faire l'objet d'études, c'est un jalon dans cette direction qu'entend poser ce volume de *Cuadernos de Filología Francesa* qui est le premier numéro de revue universitaire espagnole consacré à l'Oulipo.

On pourra suivre les principaux jalons de l'histoire de la réception espagnole de l'Oulipo à travers le travail de José Reyes de la Rosa qui montre notamment le rôle joué par les ateliers d'écriture en milieu académique dans la circulation dans d'autres langues-cultures des idées et des principes oulipiens. Qu'il s'agisse de l'Amérique latine ou de l'Espagne, l'introduction des oulipiens est associée aux deux monstres de l'écriture que sont Roberto Bolaño et Enrique Vila-Matas. La cooptation de l'argentin Eduardo Berti et de l'espagnol Pablo Martín Sánchez en 2014 ne s'explique pas historiquement sans le rôle joué auparavant par certains passeurs. Vila-Matas surtout a largement contribué à populariser les œuvres de Raymond Roussel, Georges Perec et Marcel Bénabou en Espagne. S'il est certain que, comme il l'a souvent lui-même reconnu, Enrique Vila-Matas s'est inspiré des techniques et des auteurs oulipiens, il est, en revanche, plus difficile de dire s'il est lui-même oulipien ; c'est à cette question que Julie Zamorano tente de donner une réponse à travers l'analyse des pratiques intertextuelles du barcelonais. C'est aussi l'approche intertextuelle qu'a choisie Virginie Tahar pour montrer comment cette stratégie d'écriture agit comme moteur d'invention dans les fictions d'Eduardo Berti.

À travers les entretiens réalisés par Pablo Martin Ruiz, on verra comment l'Oulipo est reçu chez une série d'auteurs sudaméricains plus ou moins quadragénaires qui jouissent dans leurs pays respectifs d'une réputation bien solide.

La première partie du volume d'études que nous présentons pose quatre des principales problématiques théoriques récurrentes autant dans les études oulipiennes qu'au sein même du groupe : la potentialité, la logique de la contrainte, les notions de langue et de style dans l'écriture sous contrainte et les pratiques intertextuelles.

D'abord la question de la potentialité, objectif de l'oulipe et notion essentielle qui n'est pas commode à définir. Chris Andrews analyse la productivité de formes comme la morale élémentaire ou les *Exercices de style* qui se sont montrées particulièrement fécondes en prolongements et réécritures variées et montre ainsi comment la potentialité peut ne pas être liée à la mathématisation de la contrainte, ni à sa plus ou moins grande difficulté.

À la question de la potentialité s'attaquent aussi, quoique sous des angles différents, Jonathan Bailhache et Peter Consenstein en analysant des oeuvres de Raymond Roussel et de Jacques Roubaud. P. Consenstein montre la productivité du trident, une forme poétique courte qui résulte de l'influence japonaise, dans le volume *Octogone*, qui clôt la partie consacrée à la poésie dans le projet littéraire de Jacques Roubaud. J. Bailhache, pour sa part, s'attaque à la remédiation numérique de *Nouvelles Impressions d'Afrique*, une forme d'actualisation de la potentialité des textes contraints qui ne cessera de se développer dans les années à venir. Le travail de Bailhache montre comment la transposition du texte de Roussel permet de développer les virtualités qui sont contenues dans la version papier.

C'est justement la place privilégiée, et en même temps paradoxale, occupée par le plagiaire par anticipation Raymond Roussel au sein de l'Oulipo qu'étudie Pierre Bazantay. En effet, si pour les oulipiens Roussel est une référence incontournable, on ne peut pas dire, en revanche, qu'il ait servi de modèle d'écriture. Georges Perec ferait exception en écrivant parfois dans un esprit assez proche de celui de Roussel.

Frank Wagner s'attaque, pour sa part, à la question de la logique de la contrainte et du clinamen qu'il illustre, entre autres, avec le savoureux débat qu'entretinrent les deux champions des approches formalistes de textes, en l'occurrence Jean Ricardou et Bernard Magné, à propos de la réécriture défectueuse du « Post-scriptum » de *La Disparition* proposée par le premier. L'idée de la mathématisation des contraintes associée à l'Oulipo semble conduire à une logique de l'écriture censée expulser toute projection subjective, or nombre de textes et nombre d'Oulipiens font justement une belle part au pulsionnel dans l'écriture, à travers un certain « jeu » dans l'observance de la contrainte.

Christelle Reggiani attire notre attention sur le paradoxe de la quasi absence de réflexion linguistique de la part des oulipiens, qui pourtant se montrent assez prolixes en réflexions théoriques. Une position certes surprenante chez un groupe qui n'a cessé d'insister justement sur le travail de la langue, mais qui s'explique peut-être par le fait que les objets de l'Oulipo ne coïncident pas tout à fait avec ceux de la linguistique puisqu'il se situe davantage du côté de la parole, donc de la rhétorique, que du côté de la langue.

Enfin, la quatrième question est posée par Raoul Delamazure et elle concerne les pratiques intertextuelles dont les textes oulipiens sont friands. R. Delamazure étudie les choix impliqués par le recours massif à une parole autre dans l'écriture oulipienne et analyse les mécanismes à travers lesquels elle permet que se glisse la subjectivité.

C'est l'intertextualité particulière de la philosophie analytique anglosaxonne dans les textes de Jacques Roubaud qu'analyse Christophe Reig. Homme de savoirs s'il en est, Roubaud fait une grande place à la philosophie, un domaine qui semble particulièrement bien adapté à un Projet qui se veut fondamentalement digressif et qui s'offre comme « véritable laboratoire d'expériences, d'idées, d'écriture ».

Roland Barthes est, on le sait, une référence récurrente chez Georges Perec qui avait assisté à ses cours au Collège de Philosophie. Au-delà des références intertextuelles, Maryline Heck s'attache à l'analyse de correspondances plus profondes entre l'écriture du sémiologue et celle de l'oulipien à travers leur pratique commune de l'écriture fragmentaire, qui prend certes des formes différentes chez l'un et chez l'autre, mais qui représente dans les deux cas une certaine interrogation sur le rapport de la langue au réel.

Finalement, l'article de Jan Baetens qui prend pour objet *Récupérer* de Vincent Broqua pointe peut-être une voie d'avenir que sera suivie par les productions sous contrainte, qui risquent de tendre de plus en plus à mettre en cause, à l'heure de la grande mutation numérique, les supports conventionnels, notamment l'identification texte-livre, la hiérarchie des unités textuelles, l'enchaînement séquentiel, de même que les catégories génériques.

L'ensemble des travaux qu'offre ce volume de *Cuadernos de Filología Francesa* nous renvoie l'image d'un Oulipo qui, après cinquante ans, n'a de cesse de soulever des questionnements vigoureusement actuels qui exigent d'affiner les outils d'analyse.